



Égypte/Monde arabe

1 | 1990

Modes d'urbanisation en Égypte

Résidence d'été « Le bonheur »

Traduit de l'arabe par Edwige Lambert, avec la collaboration d'Iman Farag

Gamâl al-Ghitâni



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/202>

DOI : [10.4000/ema.202](https://doi.org/10.4000/ema.202)

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1990

Pagination : 199-209

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Gamâl al-Ghitâni, « Résidence d'été « Le bonheur » », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 1 | 1990, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.202>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Résidence d'été « Le bonheur »

Traduit de l'arabe par Edwige Lambert, avec la collaboration d'Iman Farag

Gamâl al-Ghitâni

- 1 Il gravit lentement les escaliers, s'embusque à l'entrée de la terrasse. Il a peine à le croire : le comptable est là, penché au-dessus de la cour intérieure, yeux exorbités...
- 2 Il se taira. Il n'en soufflera mot à sa femme. S'il parie, il risque de perdre son travail de portier. Un maigre gagne-pain déniché à Marsa Matruh, loin de chez lui, loin de Suhag... Au diable.

* * *

- 3 La situation était sans issue. Il était parti pour Alexandrie où il avait, sur le port, de vagues connaissances. Il ne s'y était pas éternisé. Non qu'ils n'aient pas fait tout ce qu'il fallait, mais quand le travail manque... Un jour ses amis lui avaient proposé d'aller à Marsah Matruh : une boulangerie venait de s'ouvrir là-bas, il y travaillerait. Il s'y était résolu, s'en était remis à Dieu. Il n'était pas resté longtemps dans les lieux : un vendredi, après le coucher du soleil, un homme d'une trentaine d'années s'était présenté, avait acheté une dizaine de galettes et lui avait demandé tout de go d'être le gardien des quatre immeubles qu'on faisait construire près de la mer... Un travail pénible mais pas mal payé, une sécurité pour l'avenir, et quand la construction serait achevée, il aurait une pièce au rez-de-chaussée, indépendante, avec les cabinets... Il pourrait faire venir sa famille du Sa'id au lieu de vivre éloigné des siens, ne les retrouvant guère que pour l'A'id *al-Kabir*.
- 4 Le lendemain, sur le chantier – un tas de bois, de tiges de fer, des monticules de sable et de gravier, un trou béant qui exhibait une terre sablonneuse jaune sombre – il voyait le comptable pour la première fois.

* * *

- 5 L'homme est grand, brun, coiffé d'un couvre-chef de tissu blanc, il porte une chemise grise, un short, des sandales de caoutchouc. C'est dans cette tenue qu'il le voit ce matin-là et qu'il le verra désormais. Les voisins et les fonctionnaires du gouvernorat ne lui en connaissent pas d'autre. Il ne l'a délaissée qu'une fois pour revêtir le costume noir de son pays : ce jour-là, après la prière de l'après-midi, il a conclu l'achat du terrain qui donne sur la mer. Avant même que ne commencent les travaux, il l'aura fait enclore de hauts murs, y aura fixé une pancarte à son nom.
- 6 Il dort dans les mêmes vêtements, n'en change ni ne les remplace. Le portier en est certain, qui a ouvert un jour la porte de la cabane et l'a trouvé endormi, chaussures posées près de l'entrée. Pendant les travaux, le comptable n'aura logé ni à l'hôtel ni en meublé : au début, il s'est installé un abri, a aligné des sacs de ciment, étalé des planches, posé dessus un vieux matelas, sa valise en guise d'oreiller. Plus tard, l'entrepreneur lui a construit cette cabane. Il s'y étendait l'après-midi après déjeuner, dormant jusqu'à une heure tardive, déambulant ensuite entre les monticules. Quand les étages du bâtiment sont apparus, il s'éveillait en pleine nuit, escaladait les échafaudages, allait et venait à la lueur de sa lampe de poche, frappant de la paume les pylônes de béton comme pour s'assurer de la solidité du bâtiment.
- 7 Souvent il réveille le portier, lui demande de l'accompagner : il lui semble avoir entendu un drôle de bruit. Il tourne pendant une heure, s'immobilisant de temps à autre, scrutant l'obscurité avec méfiance, l'oreille emplie de craquements, soudain il crie Qui est là puis se tait. Seul l'écho de son cri résonne dans le silence épais, les vagues se chevauchent à l'infini. Le vol est rare dans le coin remarque le portier, les gens du cru sont des bédouins, des gens primitifs. Mais le comptable le rabroue. Tais-toi donc, tu n'y connais rien.
- 8 Parfois il compte les sacs de ciment, s'il pouvait il compterait les briques de glaise quand il passe entre leurs rangs compacts. Il ne s'apaise jamais. Si forte est sa peur qu'on lui vole quelque chose, une poignée de sable, des matériaux. Il ne cesse de harceler l'entrepreneur, secoue les ouvriers, les traite de fainéants : qu'ils se hâtent donc, il faut finir avant son retour en Arabie Saoudite, un retard d'une journée c'est une perte énorme. Il s'emporte, vocifère. Si les gens savaient à quel point il s'épuise et quelle fatigue est la sienne. La moindre piastre investie dans ce bâtiment, c'est dix fois son prix de sueur et d'efforts... Il se calme, les amadou, se répand en excuses, demande qu'on lui pardonne : c'est que l'argent est pour des orphelins, il en est le dépositaire...
- 9 (...) En face vit un jeune homme, le Chargé des relations publiques auprès du gouvernorat. Il s'est présenté au comptable, l'a invité à prendre un thé. L'autre a accueilli l'offre avec réserve : il allait falloir lui rendre la pareille. Ses conditions présentes, répète-t-il complaisamment, ne le lui permettent pas. Il s'en désole. Sa vie est dure. Il ne sait pas cuisiner. Il a une prédilection pour la solitude. Mais il est des relations inévitables, des gens qu'il faut fréquenter. Ce fonctionnaire par exemple : ne lui a-t-il pas proposé ses bons offices? C'est un homme public, il peut le mettre en contact avec des huiles. Il lui a déjà présenté le Délégué de l'Office de l'Habitat, le Directeur des Permis, le Responsable des Eaux, l'Électricien – un ancien professeur de mathématiques modernes, démissionnaire, reconverti dans l'Electricité...- lui a rendu bien d'autres services. Quand ceux-là travaillent pour le comptable, le fonctionnaire les talonne... Que peut bien attendre de lui ce Chargé des relations publiques? Veut-il de l'argent? Il n'y fait allusion ni de près ni de loin... A moins qu'il songe à louer un appartement chez lui mais – le comptable l'a dit à maintes reprises devant lui – il ne

louera qu'en été et à des sociétés, il fermera le reste du temps. Il a bien étudié la question. Il prend ses distances. Il faut être prudent avec ce jeune fonctionnaire, il a le bras long. Les années passent. Le jeune Chargé des relations publiques ne fait aucune allusion, pourtant l'autre reste sur la défensive.

10 (...)

* * *

11 Il ne descend jamais sur la plage, ne marche jamais le long du rivage, ne s'assoit jamais au café, ne regarde jamais la mer ni la rue. Pendant les travaux il reste là, dans cette cabane étriquée. Le matin le portier lui apporte une jarre, lui verse de l'eau, l'autre s'asperge le visage, prend le savon précautionneusement, le fait rouler entre ses mains, le pose sur une plaque de métal, écarte la mousse de son visage. Tous les quatre ou cinq jours, il demande un récipient plein, s'installe à l'intérieur de la cabane et se baigne. Le portier se tient dans les parages. Il ne faudrait pas qu'un quidam s'approche, qu'il voie le seigneur des lieux nu comme au premier jour. Les travaux avancent. Il faut dire qu'il ne ménage pas ses efforts. Il se rend plusieurs fois par jour auprès des services compétents, harcèle le fournisseur de gravier et de sable, l'entreprise d'appareils, sanitaires. Le moindre retard, dit-il, entrave la circulation du capital, représente une perte sèche...

12 Au bout d'un an, deux immeubles se dressent sur la gauche, deux autres sur la droite. Une allée de trois mètres de large les sépare. C'est un passage dallé. Des murs de hauteur moyenne entourent les bâtiments. Une porte de bois s'y insère. Un panneau peint en bleu est cloué sur la porte. Il est écrit dessus, en lettres blanches, Entrez ici en paix. Sur le mur sont fixées quatre plaques de bois. On peut lire sur chacune d'elles Résidence d'Été Le Bonheur, appartements tout confort. On trouve le bureau au coin du premier immeuble, à gauche de l'entrée. On dirait une boutique avec ses stores de fer. A l'intérieur, un canapé de vieux cuir. Sur un guéridon, un téléphone dont l'installation a demandé bien des intercessions – le Chargé des relations publiques a joué un grand rôle dans l'affaire. De son bureau, le comptable peut tout voir, suivre du regard les passants. Il ferme à clé dès qu'il sort, même pour quelques minutes.

13 Quand les finitions ont été achevées, il a pris possession des clés, celles des portes principales, celles des appartements, chacune en deux exemplaires. Il a alors paru comblé. Le portier lui a conseillé d'égorger un veau sur le seuil, de distribuer la viande aux pauvres. Il a refusé, ce seraient des frais, il n'était pas pour. Mais il a sorti des baguettes d'encens, les a réparties dans les appartements, les a fait brûler : ce serait encore mieux.

14 Chaque immeuble se compose de cinq étages, sauf le premier, à gauche de l'entrée, qui en compte six. A chaque étage, six appartements et dans chacun d'eux, un salon et deux chambres, des toilettes comme en Europe, des meubles – tous les mêmes, ils viennent du même fournisseur – un tas de couvertures, des taies, des matelas en quantité. Ça fait beaucoup remarque le portier. C'est ce qu'il faut dit l'autre, deux literies dans chaque appartement, une pour le lit, l'autre de rechange, qu'on installe dès le départ des clients. D'ailleurs il va les mettre de côté : ce qui coûte une piastre aujourd'hui en coûtera deux demain, trois après-demain, la livre ne baisse-t-elle pas continuellement ?

15 Le portier rappelle avec gêne qu'il a dormi dehors pendant les travaux, hiver comme été, dans l'espoir d'habiter la petite pièce au fond du couloir, avec ses cabinets. L'idée

de cette petite chambre lui a fait supporter bien des choses, la durée de son exil, la séparation d'avec les siens. Le patron la lui avait promise, le patron a-t-il oublié, qui entrepose maintenant dans la pièce – il s'en est aperçu l'autre jour avec effarement – les couvertures et les taies en surnombre ? Le comptable, d'un geste, minimise l'affaire : précipiter les choses, il n'est pas pour, les mois d'été seront vite passés, alors les bâtiments seront vides, le portier pourra ouvrir n'importe quel appartement et y dormir, il a toutes les clés à sa disposition... L'autre insiste : il y a un coin dans le troisième immeuble, au sous-sol, il pourrait y loger sa famille, qu'il a laissée là-bas. Des choses pareilles ne peuvent plaire à Dieu, ni dans une religion ni dans une autre. Des choses pareilles, c'est défendu par la loi. Le sous-sol du troisième immeuble dit le comptable, c'est pour le reste des matériaux de construction, les barils vides, les fils électriques, le plâtre. Est-ce qu'il va jeter tout ça dans la rue ou quoi ? Que le portier cherche donc quelqu'un pour acheter le stock, on mettra à la place une machine à laver, sinon, comment laver les draps ? Le portier dit qu'il peut vivre au sous-sol avec la machine. Et tu y laveras les fripes, hein, glapit le comptable.

- 16 Le portier ne cache pas son désappointement. Il a un geste de dépit, s'éloigne. L'autre reste seul, croit l'affaire classée. Le portier va trouver le Chargé des Relations Publiques. Il a toujours eu confiance en Monsieur, qui est un homme de bien, qui est bon et généreux, comme Madame qui ne l'oublie pas quand elle cuisine, qui lui fait porter une assiette et deux miches de pain, des fois une tranche de pastèque, une grappe de raisin, une part de basboussa. Il leur fait des courses en douce, passe chez eux en allant au marché, ont-ils besoin de pain frais ou de quelque chose d'autre ? La famille de Monsieur est comme il faut, on ne l'entend jamais, même les enfants ne font pas de bruit, ne jouent pas dans la rue. Souvent il crie Attention, de l'autre côté de la rue, quand il voit l'enfant se pencher sur le balcon. Si Madame lui demande quelque chose, tout le plaisir est pour lui, mais si c'est le comptable il lambine, n'hésite pas à trouver des excuses, des prétextes. C'est vrai, le comptable est le maître des lieux et peut lui chercher querelle, mais il est sûr, au fond, qu'il a besoin de lui, qu'il ne peut pas se passer de lui, qu'il lui fait confiance. Ne parle-t-il pas aux visiteurs de l'honnêteté de son portier, de son dévouement, de sa grande peur du péché ? Cette confiance n'est pas née du jour au lendemain. Elle a grandi avec le temps. L'immeuble n'était alors qu'une ligne blanche sur le sol, puis un trou a été creusé, des fondations sont apparues, les étages se sont ajoutés les uns aux autres... Ainsi de la confiance. Le jour où l'entrepreneur de peinture a promis au portier une commission généreuse, il a été pris de scrupules, s'en est ouvert au patron. Et quand il a trouvé deux billets de dix livres dans le couloir, il les lui a présentées, disant C'est à toi. Le patron a paru touché, a glissé l'argent dans sa poche sans autre forme de procès. Louée, soit la probité, a-t-il dit. Bien mal acquis ne profite jamais, a répondu le portier. Et pourtant, vingt livres qu'est-ce que c'est Monsieur, à côté de ce que le patron dépense pour les entrepreneurs, les ouvriers, la compagnie des Eaux, le drainage sanitaire, les meubles achetés à crédit ?
- 17 Les moments les plus difficiles sont ceux où il doit payer. Il diffère jusqu'à la dernière minute l'instant où il sortira l'argent de sa poche. Il discute, suscite des querelles, vérifie, réexamine les factures plusieurs fois. Il finit par sortir une calculatrice, l'essuie soigneusement, presse les nombreuses petites touches, s'assure de l'authenticité des signatures, compare, regarde de près, plisse les yeux... Il faut le voir quand il paye. D'abord s'assied. Il ne payera jamais debout, même à la banque. Il s'installera sur une chaise ou sur une pierre, sur le trottoir s'il le faut. Il sort sa petite bourse en cuir, humecte le bout de ses doigts, feuillette les billets de peur qu'ils n'adhèrent l'un à

l'autre, puis les tend un par un d'un geste hésitant, même s'il s'agit de mille livres, de deux mille. Parfois il tend un billet vers la lumière, en examine le filigrane, demandera peut-être à l'échanger contre un autre... Quand il reçoit quelque argent, il jubile comme s'il se préparait à forniquer. Ces jours-là, il s'installe sous la lampe, aligne des chiffres et des numéros puis se tourne lentement vers son coffre-fort, en manipule le mécanisme selon un code connu de lui seul... Après avoir passé une heure ou davantage à inscrire, à numéroter, à téléphoner à mi-voix, il sort, fourbu, s'immobilise un instant de toute sa hauteur devant le bureau et dit à son portier, s'il l'aperçoit, Fais-nous deux verres de thé... Il ne va jamais au café, ne boit que ce que lui sert Hanafi.

- 18 Le portier étouffe et menace de partir. Vaste est le monde que Dieu a fait. On peut gagner sa vie ici ou ailleurs, tous les endroits se valent depuis qu'il a quitté son village. Ce qui lui a permis de tenir bon, c'est d'imaginer cette petite chambre. Quand le patron s'est montré si réservé, il a été sur le point de quitter la ville et, pour ne pas s'en repentir, s'en est ouvert à Monsieur : comment supporter la vie qu'on lui fait, dormir en plein air pendant des mois, lui qui a tellement voulu avoir cette chambre, faire venir les siens du pays ? Depuis qu'il vit au diable, il rêve d'une pièce où les rassembler, une pièce avec une porte qui ferme, des cabinets pour eux tout seuls. C'est que sa tâche est lourde. Il balaie chaque jour les escaliers des quatre immeubles et les lessive une fois par semaine, de même que les couloirs. Il met le linge dans la machine et l'étend. Il fait les courses. Le travail que lui donne le comptable demanderait deux personnes plutôt qu'une. Toute la journée on l'envoie faire ceci, faire cela. Et par-dessus le marché, il lui faut surveiller l'entrée pour éviter que ne s'en approche le premier venu. Une lourde charge, mais il a patienté. Et voilà que le patron tergiverse, lui demande de dormir dehors, entre le mur d'enceinte et le bâtiment. Est-il écrit qu'il n'aura toute sa vie que le ciel pour toiture, qu'il vivra ici et sa famille là-bas? Monsieur l'écoute longuement, semble touché, se lève. Oui, il va se rendre chez le comptable, il s'y rend de ce pas. L'autre t'accueille avec méfiance, craignant le pire. (...)
- 19 Le fonctionnaire s'assied près du comptable : c'est la première fois qu'il vient le voir pour cette affaire, il espère ne pas être déçu. La méfiance du comptable va croissant. Il rentre sa tête dans ses épaules, se recroqueville, ses pupilles se rétrécissent mais mon Dieu causons, c'est à quel sujet? Hanafi est l'homme providentiel dit le fonctionnaire, cela ne fait pas de doute. En l'absence du comptable, il a l'air plus soucieux de la résidence que son propriétaire lui-même. C'est au point qu'il s'est un jour querellé avec le chauffeur d'un semi-remorque - l'homme avait laissé son véhicule devant l'entrée - et qu'il chasse les enfants qui essaient d'escalader le mur. S'est-il plaint à vous ? demande le comptable. Jamais de la vie dit l'autre, mais sa famille lui manque et il faut, pour cela, lui donner un coin... N'a-t-on pas réservé une pièce ? Ce portier est un bavard dit le comptable, ils ont parlé de cette affaire plus d'une fois, la pièce lui est réservée bien sûr, mais l'homme est une bourrique, il ne veut rien entendre, la saison ne dure que quatre mois, quatre mois et demi, après quoi il aura la résidence pour lui tout seul, il pourra ouvrir n'importe quel appartement, il doit juste supporter les mois d'été. En plein air ? demande le fonctionnaire. Mais non dit l'autre, et il désigne le passage étroit qui sépare l'immeuble du mur de clôture. Il lui préparera une couchette provisoire, que peut-il faire d'autre ? Les sociétés l'ont assailli, il croule sous les réservations, le nombre de vacanciers dépasse les capacités de la Résidence. Cette petite pièce ajoutera aux revenus mille livres par mois. En haute saison on peut la louer cinquante livres par jour, soixante-quinze si ça se trouve...

- 20 Hanafi ne ménage pas sa peine observe le fonctionnaire. Le comptable lui a confié toute la propriété, il n'est pas concevable qu'il lésine sur une chambre. Le brave homme a cru son patron sur parole, bien sûr. Il veut faire venir les siens et de toutes façons, quand il logera dans de bonnes conditions, on pourra exiger de lui davantage insiste le fonctionnaire, c'est aussi une bonne affaire... Il faut que je sacrifie mille livres pour lui crie le comptable, pendant que moi personnellement je dors dans mon bureau, alors perdre mille livres pour ses beaux yeux c'est un peu fort crie le comptable. Le fonctionnaire se lève, il a perdu tout espoir, c'en est fini de sa sérénité, du doigté acquis au cours de sa longue pratique des relations publiques, c'est la première fois qu'il lui demande quelque chose et voilà. Demandez-moi quelque chose de possible crie le comptable, mais perdre mille livres par mois, franchement...
- 21 Cette nuit-là, le portier se lève silencieusement, rassemble ses affaires, en fait un baluchon, se poste devant la résidence... Il crie d'une voix forte qu'il ne restera pas une minute de plus dans cette ville. Il se met en route pour le monde, que Dieu a créé vaste. Il part au devant des gens qui l'apprécieront à sa juste valeur, qui tiennent leurs promesses, qui n'ont qu'une parole.
- 22 Le comptable se terre dans l'un des immeubles. Je m'en remets à Dieu, entend-il crier. Ce sont les dernières paroles qu'il entendra de l'homme avant qu'il s'éloigne. Du haut de leur balcon, le fonctionnaire et sa femme le suivent des yeux, impressionnés.
- 23 Dans la nuit advient une chose qu'aucun d'eux n'aurait imaginée. Le portier est à peine parti depuis une heure que le comptable apparaît, il lève le nez vers l'appartement du fonctionnaire, ne voit personne. Pourtant la fenêtre est ouverte, le bourdonnement de la télévision lui parvient. Il traverse la rue à grands pas, se dirige vers la station des voitures de location, puis vers la place principale, le café des Sa'idis, la gare. Hanafi, assis sur un banc, attend le premier train pour Alexandrie. Viens dit le comptable. Et la chambre, dit Hanafi. L'autre lui tend les clés – c'est un homme méconnaissable qui lui taisait alors face, dira-t-il plus tard au Chargé des relations publiques. Mes compliments mon gars dit le comptable, mes compliments tête de mule.

* * *

- 24 Le portier bichonne la chambre. Il a acheté à crédit un sofa comme on en fait ici – on peut s'asseoir dessus ou dormir dedans – et puis une bassine en aluminium, de la vaisselle, un réchaud, une lampe à gaz pour les coupures de courant. Le comptable lui a permis de s'absenter trois jours, trois, pas plus, gare au retard, le premier groupe arrive la semaine prochaine, il a passé maints accords avec des entreprises, les teintures Sabari, les filatures al-Mahalla, les tissages Kafr al-Duwar, la coopérative des Meuneries du Nord, la Météo. Chaque groupe restera une semaine. Ils arrivent le vendredi, le dimanche et le mardi. La location est payée à l'avance et calculée par personne. Chaque famille reçoit un appartement qui correspond au nombre de ses membres.
- 25 Il travaille longtemps, passe d'innombrables nuits à aligner des chiffres, à faire des soustractions, des multiplications, des divisions, des additions. Il écrit, rature, ajoute, retranche, inscrit nombre d'observations, pense, planifie, s'interroge sur le meilleur moyen de rentabiliser la résidence. Louer aux gens du cru, ce n'est pas rentable, sans compter qu'on ne peut pas louer les meublés à l'année. Si une grosse société se présentait et voulait louer pendant douze mois pour ses employés... Seulement où diable trouver une société pareille dans ce trou ? Il connaît un ingénieur qui a travaillé

en Arabie Saoudite. L'homme est revenu au Caire, a acheté un bout de terrain à Maadi, y a fait construire un immeuble de cinq étages, à chaque étage un appartement, pas davantage, une affaire qui lui rapporte gros, et pourquoi? Parce qu'il a loué à une société pétrolière américaine pardi, elle paye le loyer un an à l'avance, si ça ne s'appelle pas avoir du pot... Mais le prix du terrain à Maadi a grimpé, ici c'est donné et les locations d'été rapportent plus que les locations annuelles. Et si, Dieu aidant, il arrive à louer en hiver, ce sera tout bénéf... Il a laissé chez le portier des contrats vierges, a fixé les prix, lui a expliqué ce qu'il fallait faire pendant son absence. Il a confiance en lui. Il n'aurait pas sacrifié la chambre, sinon.

- 26 Trois nuits avant l'arrivée du premier groupe, le portier revient, portant sous son bras le petit dernier; derrière lui, sa jeune femme, brune et pulpeuse. Le fonctionnaire les aperçoit, on échange des bonjours. Plus tard le portier frappe. Le fonctionnaire l'accueille avec chaleur, lui offre des galettes, du fromage blanc, trois pigeons. C'est bien du dérangement dit la jeune femme. Le fonctionnaire insiste, Pensez-vous. Si votre dame a besoin de quelque chose, dit-elle encore. Ma femme n'est pas d'ici dit le fonctionnaire, vous non plus vous n'êtes pas d'ici, il faudra faire connaissance. On ne peut pas mélanger les torchons et les serviettes dit le portier. Une minute dit la femme du fonctionnaire. Elle sort et revient avec un faitout en aluminium, une poêle à frire au long manche en bois... Tenez, j'en ai à ne plus savoir qu'en faire.
- 27 Il est redescendu. Il y a encore de braves gens sur terre songe-t-il, et malgré sa résolution de ne rien offrir au comptable, il se souvient du regard que celui-ci a jeté sur les couffins. Il frémit, l'homme a sûrement le mauvais œil, il peut jeter un sort à l'enfant s'il ne lui donne rien. Il lui présente une demi-galette, un morceau de viande. L'autre sourit. En voilà des bonnes choses, ça c'est de la viande ou je ne m'y connais pas. Il pose un vieux journal sur le bureau, avale avec appétit, prend son temps, mastique interminablement. Puis il demande un verre de thé fort pour faire passer le tout.
- 28 Le portier n'oubliera pas les mâchoires du comptable broyant la viande ni le malaise qu'il a éprouvé à ce spectacle. C'est que l'homme, d'habitude, ne mange jamais de viande, ni viande ni volaille. Il se contente d'un morceau de fromage et de deux tranches de pain. Il a une boîte de halwa qu'il ouvre deux fois par jour. Il en extrait une fine lamelle, la tête avec délectation, lèvres closes. Le thé, il va le boire chez Hanafi.
- 29 Peu après l'arrivée de la jeune femme, il surgit, regarde, s'attarde. Il dit Ça sent la taqliyya¹. Le portier fait la sourde oreille, ne relève pas. Il pourrait lui offrir une assiette de molokheyya², l'odeur en embaume l'entrée, pourtant il s'en garde. A midi il revient lentement, ferme la porte, s'assied devant la table basse, l'enfant sur les genoux. Quand on frappe, il fait signe à sa femme de se cacher, prend une voix aimable, Entrez donc. Et l'autre, d'un ton de reproche, On ne peut pas dire que tu penses beaucoup à moi. Alors le portier, contraint, Amène une assiette pour le Bey, et du pain. Pas besoin de pain crie le comptable à l'adresse de la femme, il m'en reste d'hier....
- 30 L'après-midi il rapporte l'assiette vide, essuyée mais pas lavée, dit qu'il n'a jamais mangé une molokheyya pareille. Il rit, demande qu'on pense à lui, qu'on ne l'oublie pas. Dès qu'une odeur de cuisine lui parvient, le voilà qui surgit, reniflant, quémendant, Est-ce que la dame aurait fait de la molokheyya ?
- 31 Les jours de cuisine, le portier ajoute une portion à contrecœur. Parfois le comptable arrive avec une livre d'aubergines, une demi-livre de pommes de terre, la dame veut-elle bien les lui cuisiner ? C'est qu'il est toujours occupé. Ce qu'il apporte suffit à peine

pour lui. Le portier implore la Providence quand l'autre se présente avec une malheureuse aubergine ou trois pommes de terre. Fais-les frire pour le Bey demande-t-il à sa femme. Même l'huile il ne l'apporte pas, sans parler du sel, du poivre, des épices....

- 32 Un autre événement cause son inquiétude, mais il n'en souffle mot à personne, pas même à l'homme qui lui est le plus proche dans cette ville éloignée de tout. Il surprend un jour le regard du comptable sur sa jeune femme – plus tard, après la scène de la terrasse, lui reviendra en mémoire la posture dans laquelle il l'avait trouvé. Puis il lui semble – et bientôt il en sera certain – que l'homme rôde autour de leur chambre au beau milieu de la nuit, qu'il se tapit derrière la porte ou même – faute d'y voir dans l'obscurité bien qu'ils laissent, quand les nuits sont chaudes, les volets entrebâillés – sous leur fenêtre...
- 33 Il met sa femme en garde : qu'elle ferme donc la porte quand elle reste seule, qu'elle tire les rideaux, qu'elle ne frotte le plancher qu'une fois la porte close. Il n'y aura dans les quatre immeubles, avant l'arrivée des vacanciers et après leur départ, qu'elle et l'enfant. Il a aussi noté que l'homme, quand il est seul dans son bureau derrière la vitre, suit des yeux les femmes qui passent. Quelquefois, il se lève et sort, s'adosse au mur, fait un pas en avant, un autre en arrière, regarde fixement les fesses épanouies jusqu'à ce qu'elles disparaissent de sa vue, la main glissée dans la poche de son short. Pourquoi ne vous mariez-vous pas manquez-lui demander Hanafi, mais il préfère garder le silence, gêné par les regards avides que l'autre braque à la dérobée sur sa femme chaque fois qu'elle apparaît. Il est vrai que l'arrivée des vacanciers, l'ouverture de la saison, vont l'occuper.

* * *

- 34 Ils surgissent des quatre véhicules, leur vacarme emplît l'atmosphère. Les enfants crient, des questions fusent à propos des bagages. C'est un joyeux brouhaha, un spectacle auquel les voisins se sont accoutumés. Le comptable se tient à rentrée, bras croisés. Il promène son regard sur eux, attendant l'instant où ils se dirigeront vers lui, puis il lève la main, phalanges tendues, leur enjoignant le silence. Le vacarme s'apaise. Il s'éclaircit la voix, prend un ton solennel : il les accueille dans cette superbe résidence d'été, leur offre un agréable séjour dans ces appartements de grand standing, où ils jouiront de tout le confort. Il est à leur disposition, il est le propriétaire de ces lieux, il est à leur service, il est là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il se tient prêt à recevoir toute plainte. Il réclame à présent leur attention, c'est qu'il a quelques remarques importantes à formuler. Premièrement, il faut épargner la moindre goutte d'eau, ne pas la gaspiller – il insiste – ne pas laisser les robinets ouverts : l'eau est un problème dans le gouvernorat tout entier. Il veillera à leur en fournir deux heures le matin et trois heures l'après-midi, et bien entendu, ils pourront se rincer en revenant de la baignade. Il leur sourit, ils lui sourient. Deuxièmement, il faut faire attention aux meubles, qui coûtent cher. La moindre dégradation fera l'objet d'un dédommagement. Troisièmement, il faut économiser l'électricité, ne pas laisser la lumière allumée toute la nuit. Celle de l'escalier fonctionne jusqu'à l'aube. Quatrièmement, il changera les bouteilles de gaz aux dates fixées. C'est que le gouvernorat est éloigné, ces messieurs dames comprendront... Une dernière chose, ne pas jeter les ordures dans l'escalier ou dans la courette. Il va distribuer des sacs-poubelles, et quand ils iront à la plage, qu'ils

veuillent bien les déposer près du mur de clôture, d'où l'on viendra les enlever. Et maintenant ont-ils des questions? Oui, de quel côté est la mer? Quel est le meilleur endroit pour se baigner? Il répond en détail, montre la direction de la plage, rappelle le prix des charrettes à âne. Il demande que les familles se présentent d'abord. Il en inscrit un par un les membres dans un cahier de taille moyenne. Les fonctionnaires et ouvriers célibataires, il leur a réservé l'immeuble qui donne sur la rue latérale. Le voilà qui remarque une *tabla* et un autre instrument de musique. Il leur enjoint de ne pas faire de bruit après minuit, puis il demande aux responsables des groupes de se mettre à l'écart. C'est lui qui traitera avec eux. Il leur confie les clés.

- 35 Les jours suivants, on le verra apparaître à différentes heures, allant et venant dans sa tenue sportive, coiffé de son couvre-chef. De temps à autre il entre dans son bureau, décroche le téléphone, parle un instant. Le plus souvent, crayon en main, il aligne des chiffres... Il a permis aux vacanciers de se servir du téléphone, à raison d'une livre par communication. Le tarif officiel est de trente piastres mais – il en a informé le Chargé des relations publiques – beaucoup préfèrent éviter la poste, où il faut faire la queue. Ici, tous peuvent joindre leur ville d'origine, c'est automatique... Quand l'un des deux téléphone, remarque Hanafi, il reste là, semble lorgner sa montre pour contrôler la durée de l'appel, les trois minutes autorisées. En réalité il tend l'oreille, le portier en jurerait, même s'il n'imagine pas encore ce qu'il verra plus tard sur la terrasse, dans l'ombre.
- 36 Le bruit ne s'interrompt jamais. Il croît surtout le matin, sitôt avalé le petit déjeuner, avant qu'ils descendent à la mer. On n'entend plus alors que les exclamations des femmes, les palabres des hommes. Il arrive que l'un d'eux, du haut du troisième étage, du quatrième, annonce une coupure d'eau, un autre que sa clé est coincée dans la serrure, qu'il ne peut plus sortir, que l'interrupteur ne marche pas, que le gaz fuit. Tantôt le comptable se déplace lui-même, tantôt dit au portier Va voir. Plus tard, Hanafi comprendra que l'autre veille à monter chez les familles – il peut y voir les femmes en chemise de nuit, bavarder longuement avec les jeunes filles – et l'envoie, lui, chez les célibataires. Le portier se plaint au fonctionnaire : le patron l'empêche de rendre service aux familles, de leur faire des courses au marché, d'acheter des légumes, du poisson, des journaux, que sais-je. Ces menus services lui rapporteraient, ajouteraient un petit quelque chose à son maigre pécule, compenseraient la hausse des prix, mais l'autre s'y oppose. Cela, prétend-il, le détournerait de son travail, sa place est à la résidence. Le portier insiste : il en a besoin. Envoies-y ta femme dit l'autre, elle est jeune et robuste. Le portier s'insurge : jamais un homme du Saïd n'accepterait une chose pareille. Si tu as peur pour elle dit l'autre, ne l'envoie que chez les familles, ne l'envoie pas chez les célibataires. Hanafi refuse et s'indigne, revient à la charge quelques jours après, et à sa stupéfaction, le comptable lui demande un pourcentage sur les bakchich. C'est ça le business dit-il, Le quoi dit l'autre. Les affaires imbécile, business ça veut dire affaires, tu profites de ton travail à la résidence, j'ai droit à un pourcentage. Mais c'est mon gagne-pain crie Hanafi, c'est mon gagne-pain. Rien n'est trop beau pour lui glapit le comptable. J'ai sacrifié mille livres pour lui, cette chambre ne lui suffit pas, moi-même je n'en ai pas de semblable. Il y a vingt-cinq ans de fatigue et de sueur dans cette résidence, il faut bien qu'elle rapporte, sans compter les emprunts. Le portier dit que D'accord c'est juré, il ne rendra plus aucun service puisque l'autre a l'oeil fixé sur la moindre piastre qui entre dans sa poche. Ce n'est ni la première fois ni la dernière que le patron parle de la chambre, qu'il ressasse son

sacrifice... Au début il s'est aménagé un coin à l'entresol – là où il entrepose la literie – mais au bout de deux semaines, il a dit ça sent le renfermé, a demandé au portier de monter matelas et couvertures là-haut, sur la terrasse de l'immeuble des familles : il avait décidé d'y dormir. Le portier l'a mis en garde : l'air est frais au petit matin, il va attraper du mal, des rhumatismes, les soins coûtent cher. Bourrique dit l'autre, tu en sais plus long que moi maintenant ? Plus tard, Hanafi comprendra pourquoi le patron dort là-haut.

- 37 La nuit, il ne se contente pas d'aller et venir, de monter les escaliers, de se tenir derrière les fenêtres ouvertes, tendant l'oreille au bruit de l'eau qui coule, regardant les chambres encore éclairées. Un jour, il convoque un des responsables ; certaines lumières sont restées allumées toute la nuit. C'est que, répond l'autre, les petits ont peur du noir. Il ne répond rien. Le lendemain, il fera venir l'électricien et son apprenti, leur fera installer des ampoules de faible voltage, qui ne donnent qu'un filet de lumière, rappellera qu'il faut éteindre après minuit, économiser l'énergie : c'est pour le bien du pays. Il ferme l'arrivée d'eau aux heures précises : l'eau est le problème essentiel, pour tous et d'abord pour le portier, qui se rend chaque jour à la Compagnie pour hâter l'arrivée des camions-citernes : ces messieurs dames sont nombreux, leur consommation énorme. Les chauffeurs se font prier, c'est que le propriétaire est si pingre... Le portier le lui dit, il répond c'est leur travail, il doivent venir. C'est ainsi dans tout le pays remarque le portier, et si les vacanciers se plaignent des coupures d'eau, la réputation de la résidence en pâtira. Est-ce que tu sais combien ça me coûte dit l'autre. Mais les gens dit le portier. Tais-toi beugle l'autre, je t'ai sacrifié mille livres.
- 38 Le camion-citerne tarde, l'affaire se complique. Il ne reste plus dans le réservoir une seule goutte d'eau. Les protestations s'accumulent. Les responsables menacent d'envoyer un rapport à leur société, de rompre le contrat. Le comptable se terre, ils n'ont plus en face d'eux que le portier. Hanafi va trouver le fonctionnaire : ne peut-il faire jouer ses relations? Sinon, le camion, on peut toujours l'attendre... Les enfants grognent, le sel leur brûle la peau. Les familles ne peuvent préparer le dîner. Regarde dit le portier au comptable, c'est la première saison et les gens sont déçus. Plus tard, il racontera au fonctionnaire que le comptable semblait au supplice – c'était .comme si une lame lui entaillait la peau – et il a finit par dire : Bon, il faut que je leur donne combien? (...)
- 39 Deux jours après, il voit le patron se tenir devant l'entrée, lui dit qu'il n'a jamais vu la ville. L'autre lève sur lui un regard interrogateur. Le portier précise : vous n'entrez ni ne sortez, délassiez-vous. Et je laisserai la résidence à qui ? Elle restera à sa place dit Hanafi. L'autre se désintéresse de la question... Il a aperçu la femme du fonctionnaire devant la maison. Deux ouvriers nivellent le trottoir. Il se lève, traverse la rue, la salue poliment, s'enquiert de ce que font ces deux-là. Ils nivellent dit-elle. En a-t-elle convenu avec eux? Oui. Ne pourraient-ils pas venir niveler le seuil, une opération simple, qui ne prendrait que quelques minutes? Elle les désigne : Convenez-en avec eux. Il ne répond pas, lui tourne le dos, s'éloigne. Elle sourit, se souvient du jour où son mari a posé quelques plantes au pied de l'escalier. Le comptable a surgi aussitôt, s'est enquis de leur prix, les a trouvées chères, très chères. C'est qu'il n'a plus un sou, la résidence ne rapporte pas encore suffisamment, sans compter qu'il a jeté mille livres par les fenêtres en donnant la chambre au portier. Je comprends je comprends a répondu le fonctionnaire, mais ces plantes sont coûteuses, et il a ajouté : le portier est un brave homme, cela n'a pas de prix. Sa langue est bien pendue a répondu l'autre. Sa femme et

lui mangent dans la même assiette a remarqué le fonctionnaire. Le comptable l'a alors considéré de ses prunelles rétrécies puis l'a invité à passer au bureau. Il a crié au portier, en arrivant. Fais-nous deux verres de thé. Puis il avait expliqué, voilà, il lui faudrait l'accord du gouvernorat pour, l'année suivante, transformer son bureau en petit supermarché. Il y vendra des conserves, de l'épicerie. Pourquoi ses pensionnaires iraient-ils au marché s'il peut leur fournir ici tout ce qu'il faut ? Ça peut rapporter, et ce serait une moindre fatigue pour les vacanciers. (...)

* * *

- 40 Quand on a commencé à creuser les fondations d'un nouvel immeuble à l'angle de la rue, il a semblé inquiet, s'est agité, s'est enquis du propriétaire, de son origine, de quel coin il était, pourquoi il était venu à Marsa Matruh, dans quel but, combien d'étages, des fondations de quelle profondeur, et le coût ? Très important le coût... Il a demandé au portier d'aller aux nouvelles. Hanafi s'est fait prier. N'était son gagne-pain, qui sait s'il ne quitterait pas les lieux tout de suite avec sa famille. Peut-être le comptable s'est-il glissé dehors et guette-t-il sa femme comme il l'a vu faire cette nuit-là – quelque chose de dégoûtant – mais qu'y peut-il ? Il ne voit plus le comptable que dans la posture étrange où il l'avait surpris lorsque, monté sur la terrasse après dîner, il l'avait aperçu penché au-dessus de la courette intérieure, yeux exorbités, son short et sa culotte entre les pieds, le derrière à l'air. Tellement livré à son plaisir qu'il ne l'avait pas entendu approcher.
- 41 Nouvelle tirée du recueil *Thimar al-Waqt* sous le titre « Milkuhu ».

NOTES

1. *taqliyya* : beurre noir dans lequel on fait revenir de l'ail et de l'oignon.
 2. *molokheyya* : sorte de mauve aux feuilles comestibles qu'on utilise pour confectionner le plat du même nom, très courant en Égypte.
-

INDEX

Mots-clés : littérature